

Philippe b.y. KiE

MOTS !

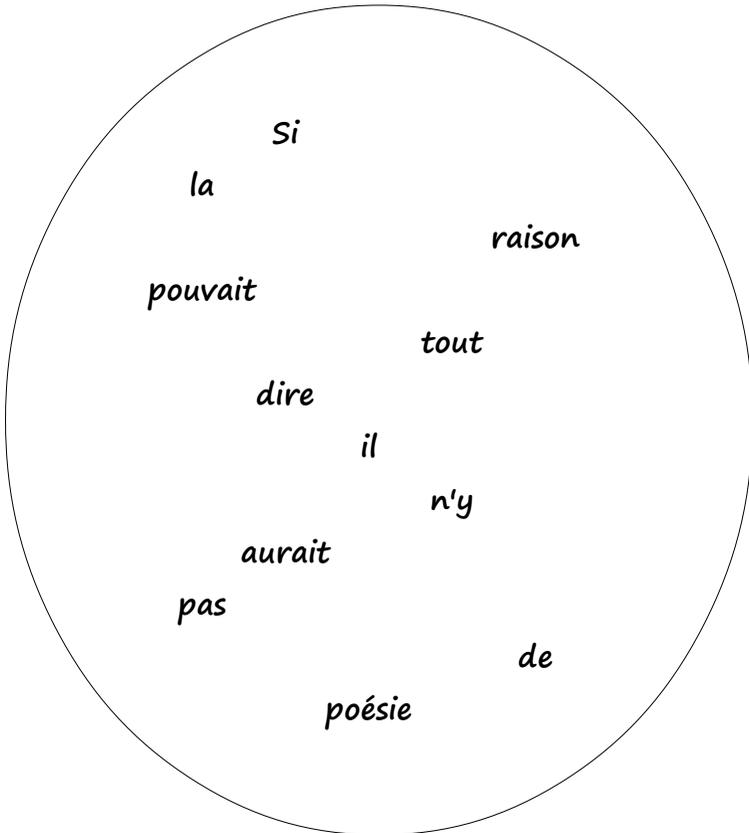
De quel rêve êtes-vous
l'ombre ?

Poésie

*J'ai repris « La poussière des mots fanés » où j'avais jeté en vrac
mes textes abandonnés.
Ayant élagué et donné un semblant d'ordre.*

<i>SOMMAIRE.</i>	<i>PAGE</i>
<i>Quatorze. Vers rimés.</i>	
<i>Extrasystoles.</i>	<i>5</i>
<i>Fantasmés..</i>	<i>26</i>
<i>Fantaisie.</i>	<i>35</i>
<i>Hymne à la Nuit. Vers rimés.</i>	<i>45</i>
<i>Couronne républicaine. Haïkus.</i>	<i>79</i>
<i>Les chemins anadromes. Vers libres.</i>	<i>93</i>

Pour Hélène et Thomas C. B.



Philippe b.y. KiE

Quatorze.

Vers rimés.

EXTRASYSTOLES

Une absence ravie.

« Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage. » (Charles Baudelaire.).

L'ai-je aimé cet alcool ! Son feu, les griseries,
L'ivresse, la folie, scolies braillées en chœur,
Les rixes, les orgies, le jeu, les pitreries,
Les verres toujours pleins, anis, vin, marc, liqueur...

Je me souviens de nuits passées en beuveries,
De matins barbouillés meublés de haut-le-cœur,
De sommeils agités pleins de striges flétries,
De petits jours vomis dans un flot de rancœur.

J'ai connu des éveils pires qu'une agonie,
Les levers nauséeux, la pensée désunie,
Le corps mal assuré, l'angoisse d'être à jeun,

Tout l'univers centré sur ma brutale envie...
Assoupi mon mal-être imbibé d'eau de vie,
Je sombrais sans avoir de regret l'ombre d'un.

Le circaète.

*Un nuage a couvert d'une pénombre humide
L'éperon au passage, avalant tout l'azur.
Témoignage effondré d'une antique bastide,
Dans la grisaille ancré, là-haut, s'attarde un mur.*

*Lui qui semble au soleil, broyé par le splendide
Outrage, un éboulis, dans la rocaille, obscur,
Il se vêt de cristal dans l'air presque liquide,
Ce vestige rendant son hommage au futur.*

*L'œil, tendu vers l'espace aérien qu'ombrage
Fulgineux, son dais, interroge l'orage,
Et là, - quelle surprise ! - entre deux gouttes d'eau,*

*Voici, qu'émerveillé, tout à coup il s'arrête
Sur un vol solitaire, immobile tableau,
Long et majestueux, celui d'un circaète.*

—

Crépuscule du soir.

*Le versant des coteaux, sous l'ombre qui s'étire,
Après le fond du val à son tour s'est grisé,
Le fauve piqué d'or au soleil irisé
D'octobre s'abolit dans le jour qui chavire.*

*Voici l'heure venue où tout au soir conspire.
Le monde au ralenti, presque immobilisé,
D'un friselis ténu salue, hypnotisé
Par autant de splendeur, l'azur qui se déchire.*

*Orage de couleur brutal et merveilleux
Un lent déferlement éclabousse les cieux,
Au bleu se fond le mauve, au rose de l'orange.*

*Quand l'éblouissement, qui cède peu à peu,
Au nocturne anthracite à la fin se mélange,
L'horizon tout entier s'ourle d'un trait de feu.*

Dès l'aube.

*Heureux de me lever suis-je à la première heure.
Savourant ce bouquet dont est l'air embaumé
Du café se filtrant, je m'étire affamé
En rêvant de brioche ou de croissants au beurre.*

*Un lambeau de la nuit sur les objets demeure.
Y traîne une chimère et mon esprit charmé
S'attarde en le sommeil dont reste parsemé,
Naissant, le petit jour où l'onirisme affleure.*

*Un rayon de soleil déborde l'orient
Avant que de venir, de mille feux brillant,
Sur le monde poser son mouvant diadème.*

*Car dès l'aube je veux, remerciant les dieux,
À chaque instant chanter et plus longtemps et mieux
Pour te dire, la vie, - ô toi ! - combien je t'aime.*

—

L'écho.

*Sous la nuit je grimpais, au long d'une tranchée,
Le flanc mal éclairé d'un âpre escarpement.
La roche sous le pied se rompait en semant,
Par endroits, quelque pierre à la pente arrachée.*

*Tout en haut du versant, sur la crête écorchée
Qu'il semblait épouser contre le firmament,
Image millénaire, obscure immensément,
Reposait un vieux fort à l'enceinte ébréchée.*

*J'errais entre ces murs faits de rêves brisés ;
Là, sous mon pas crissaient les os pulvérisés
Des gens du temps jadis rendus à l'état d'ombres.*

*Lorsqu'il me submergea, tombé du ciel béant,
Je sus que le Silence est le cri du Néant :
« Tu seras ce que sont, fit l'écho, ces décombres ! »*

—

L'enfant des fées.

*Tous les deux nous irons dans ce pays lointain
Bien au-delà des mots, cette île enchanteresse
Qu'habite un peuple pur assoiffé de tendresse
Et qui sait des oiseaux le langage argentin.*

*Le soleil nous sera, là-bas, dès le matin
Jusqu'à la nuit tombée une aimante caresse ;
Nous régaland de fruits nous y boirons l'ivresse
Au calice des fleurs à l'heure du festin.*

*Toi dont la main fébrile à mes doigts se cramponne
Comme si tu craignais que je ne t'abandonne,
Toi qui ne sais mentir, toi qui ne parles pas,*

*Toi dont le regard est parfois tellement triste,
Je veux en ton silence aventurer mon pas
Sur cette île où tu vis dans ton rêve d'artiste.*

—

Épitaphe.

*Les ai-je aimés, la vie, un enfant, une rose,
La caresse du jour ! Comme je l'ai chéri
Le ciel après la pluie ! Et cette apothéose,
Bénie, où le plaisir s'épuise dans un cri !*

*Hélas ! Ce tertre nu signe de mécréance,
À l'écart, visiteur, - vois-le ! - des marbres gris,
C'est ma couche, à présent, mon ultime apparence,
Le sarcophage où fond mon posthume débris.*

*Évite le sépulcre où repose ma cendre !
Garde-toi d'un séjour au fidèle interdit !
Tu dois craindre son air, cet endroit t'en défendre
Car fils d'Hégésias ils m'ont, les dieux, maudit.*

*Fuis ce lieu ! Rien n'y croît, tout est brûlé, point d'ombres,
Tu ne trouverais là que ruines et décombres.*

—

L'Étranger de Baudelaire.

Arqué sur un bourdon marchait un petit vieux.

*La crasse lui faisait un collier de poussière,
Sur sa nuque grouillait une immonde crinière,
Il allait, claudiquant, les pieds nus, guenilleux.*

D'océanes splendeurs fulguraient dans ses yeux.

*« Je fus le roi, dit-il, d'une race guerrière,
« Sur mes doigts, tel Midas, l'or jeta sa lumière,
« Des reines ont subi mon désir orgueilleux.*

*« La couronne, le fer, l'or, le rut, le mensonge,
« Je m'en suis départi lorsque une nuit, en songe,
« J'ai vu la Liberté chevauchant un éclair.*

*« Je ne puis te montrer d'elle que son sillage... »,
D'un ongle cassé, « vois !... », il désigna l'éther,
« ... le nuage... là-bas... le merveilleux nuage ! »*

L'Être ange.

*Je ne suis pas d'ici, je viens d'une autre sphère.
Les dieux m'ont projeté, double de Phaéton,
En ces lieux où le rêve a l'aspect du béton
Et celui, l'air puant, d'un brouillard mortifère.*

*En moi les humains voient la chienlit anormale,
D'un ordre extravagant le rejeton hideux
Tératoïde écho de l'empire des feux
Empêtré dans les rets de l'optique animale.*

*Ils répugnent, mes sens, à ce contact impur
Des horizons terriens dont l'épaisseur énorme
Entrave mon envol ; en cet espace informe,
Le temps même se perd, je n'ai pas de futur,*

*Ma mémoire me rend le souvenir d'un autre,
Je veux fuir la folie où, pourtant, je me vautre.*

Les hélix.

*Voici, tombant la nuit de l'astral pulvérin,
Qu'à l'homme, obscurément, elle entrouvre sur terre
De l'oublieux sommeil le séjour salubre,
Empire de celui de la mort riverain.*

*Cet indicible état d'un ailleurs souverain
Est le fief éthéré d'une race diptère.
Dans leur ciel des soleils exhalent ce mystère
Qui de rêve au néant tisse un vivant écriin.*

*En ces orbes, moi, sphinx aux courses éternelles,
Je vois de mon apex, sur les sphères charnelles,
Ces vains hélix, les rois, aux sillages glaireux*

*Se croire hommes et grands de fouler leur semblable.
Pulvérisés leurs tests, à force d'être creux,
Se mêlent à la fin, anonymes, au sable.*

L'indifférence.

*Dans le froid de janvier, tous, nous fûmes Charlie,
Ou presque. Unis devant la lumière abolie
De ces mecs effrontés dont les dards acérés
Nous dérangent, pourtant, nous les avons pleurés.*

*Il y eut le massacre, en novembre le treize,
De ces gamins rieurs par la bise mauvaise
Des kalach' de l'automne emportés au-delà,
Victimes d'imposteurs se réclamant d'Allah.*

*Décembre, le dix-neuf, je saute du septième
Étage à Pompidou, suicidé par ceux même
Qui s'étaient indignés, oublié, là, tout seul,
Avec mon désespoir. Qu'il est froid, mon linceul !*

*Jamais elle ne tue, aimant mieux en silence
Laisser crever les gens, l'ignoble indifférence.*

*Pour J.-L. M***, suicidé par l'indifférence.*

Décembre 2015

Infiniment la mer.

« La mer, la mer, toujours recommencée ! » (Paul Valéry.)

Du vaste ciel vois-tu la vierge transparence
Que déchirent sans fin de leurs sillages blancs
Les survols carnassiers de mille goélands,
Ce peuple aérien qui chevauche l'errance ?

Et des voiliers, là-bas, la frêle itinérance
Dont l'horizon te semble escalader les flancs
Avant que d'avaler leurs gracieux élans
Ne laissant sur les flots que de l'indifférence ?

Comme il guette la nuit, quelque éternel Éon,
De l'espace aberrant l'occulte panthéon,
Rêveuse elle s'attarde, une âme poétique

À contempler au loin ce gouffre qui s'étend,
Infiniment la mer à soi-même identique
Et pourtant qui devient une autre à chaque instant.

Lueur infime.

Du soleil au zénith l'infrangible parcours,
Écho du sort humain, j'aime la métaphore
Fatale horriblement puisque à la fin toujours,
Aussi brillant fut-il, un ponant le dévore.

Il nous semble, cirons, éclairant nos entours,
Énorme, au cœur posé des éthers qu'il décore,
Niant, derrière lui, ces infinis labours
Tracés par le néant et que l'esprit abhorre.

Car nous devons de croire être une immensité
Ce leurre minuscule à notre cécité.
Éblouissant pour nous, dans l'insondable abîme

Cet astre fourvoyé ridiculement n'est,
Au sein de tout ce noir, qu'une lueur infime
Dans l'impensable nuit dont toute chose naît.

Le meilleur des Mondes.

*J'ai cru Ciel cet Enfer. Empruntant, tout quitté,
D'un nuage au hasard la course traversière,
Close, enfin, de murs gris jusqu'à l'infirmité,
De la cité j'ai vu l'immense fourmilière.*

*D'acier tendus, jaillis d'un sillon asphalté,
Des tours et des buildings, longs vertiges de pierre,
Dans le reflet mourant de son fleuve infecté,
Se mirent en rêvant d'étriper la lumière.*

*Crucifié, m'a dit le peuple de ce lieu,
Hideusement riant, qu'il est à Rome un dieu
Qui pleure dans le cœur désert de ses églises.*

*En l'Éden, aujourd'hui, lèvent les fruits mortels
De Mammon dont s'enivre (ô puanteurs exquises !)
La foule s'y vautrant au pied de ses autels.*

Moi que ton absence encombre.

*De moi t'emporte loin ton désir inconstant.
Seul me reste de toi, pâle, un phantasme en songe
Qui vient, désincarné, la nuit me visitant,
Dépeupler l'insomnie où le temps qui s'allonge*

*Attise le regret. Rôde au creux de ce lit,
Lorsque te cherche en vain fouillant, ma main, une ombre
Vide, un déni trompeur dont le venin m'emplit
D'un perfide espoir, moi que ton absence encombre.*

*L'heure s'est au cartel immobile elle aussi
Tue. Enfoui jadis, je vole, en ma mémoire,
Oublié, presque, là, quelque soupir ranci
À un spectre édenté, baisant sa gueule noire.*

*Car cette chambre où ne vient plus de ton flambeau
Me consumer le feu ressemble à un tombeau.*

—

Mort-vivant.

*Cimetière le jour bruyant de ce murmure
Fané des vieux chagrins ; là, de tertre en caveau,
J'errais, plus qu'un vivant semblant être un lémure,
Morose entre les croix du lugubre écheveau.*

*De l'abri des cyprès, masqué par la ramure,
En regardant partir chaque défunt nouveau,
Ce trou qui recevait la vaine sépulture,
Moi, je m'imaginai qu'il était un berceau.*

*Buvant jusqu'à la nuit, lieu profond où tout dort,
Je me sentais chez moi, dans ces murs, ivre-mort,
Et je me demandais, à deux doigts de tomber,*

*Parmi tous ces tombeaux (quelle cuite, ma vieille !)
Titubant, éclusée, à présent, ma bouteille,
Ce que je foutais là dans le noir à gerber.*

Noctambulisme.

*Source brune j'aimais du serein sur mes yeux
Sentir, fraîche, glisser la douceur vespérale ;
J'aimais, chassant l'azur, de l'onde sidérale
Voir le noir engloutir avidement les cieux ;*

*Sous l'univers profond qu'écorchent les étoiles,
J'aimais surtout la nuit m'emplir d'immensité
Quand sur l'homme rompu, régénérant Léthé,
Venait poser le rêve obscurément ses voiles.*

*Comme Orphée autrefois, j'ai couru le shéol
À cette heure déserte où l'ombre délétère
Aux affres du phantasme attise le mystère.
Un soleil, tel le sien, a brisé mon envol.*

*Depuis lors je maudis ces lumières auxquelles
A, ce jour-là, fondu le rêve de mes ailes.*

Noire lumière.

Noire, le soleil aujourd'hui sa lumière
Vomit. Des chars gronde au loin la toux d'acier.
Des nycticorax l'orage carnassier
Couvre l'horizon d'une ombre meurtrière.

Ferraille et béton rougissent (car la pierre
Saigne ici) le sol par le fléau guerrier
Au chaos rendus. Au milieu du quartier,
Roide, un bambin gît, sanglant, dans la poussière ;

Lui sourit encor de l'être nourricier
La tête tranchée, au bas de l'escalier.
Vaque sur les corps, dans une fondrière

Jetés, un essaim diptère à son métier
Des larves pondant qui, venant là grouiller,
De ces morts affreux font cligner la paupière.

In memoriam Gaza 16/07/2014.

Opalescence.

*De la lune au zénith la double corne luit,
Son blême éclat peinant à déchirer l'espace
Profond, reflet qu'éteint bientôt le noir rapace
Lentement défilant d'un nuage fortuit.*

*De cette ombre au ponant l'iris agacé fuit
La genèse à rebours, esquivant la vorace
Consommation du ciel quand, s'engendrant, l'embrasse,
De Chaos fille aînée, infiniment, la Nuit.*

*Mais étant l'âme impropre à saisir la sublime
Obscurité dont trop l'emplit ce pur abîme,
Navrée, elle s'enquiert d'un pensable orient.*

*D'opalescence, alors, advient un météore
Ourlé car la voici qui paraît, défiant
Cet orbe ténébreux de sa clarté, l'Aurore.*

—

Réveil aux châteaux d'eau.

*Soudain, je crus voir... Prenant de qui musarde
Le pas incertain (sortant d'un caboulot),
Dans un bas quartier du genre où le badaud
Sauf distrait, bien sûr, rarement se hasarde,*

*J'allais. Empruntant comme, sans prendre garde,
Le fait tout rêveur ce chemin par défaut,
Absent, j'émergeai de mon trouble en sursaut,
Perdu tel celui que l'éveil embrouillarde.*

*S'enracinant là, deux voiles de béton,
D'un abrupt élan, faseyant croirait-on,
Le pied fin, d'abord, s'évasent mur à mur*

*Langant vers les cieux leurs corolles béantes.
J'ai cru, ce duo de choristes géantes,
- Oui ! - le voir danser en dévorant l'azur.*

—

Ruines.

Il ne reste là-haut, perché dans le mistral,
D'un grand rêve écroulé qu'un lambeau magistral.

Quelques pans d'un donjon hante encore les ruines
De ce qui fut un roc aux puissantes courtines,
Chancelant souvenir de son faste d'antan.
Surpris, le passant croit, dans l'ombre du titan,
Voir des spectres fouler son débris millénaire.
Échauguettes et tours, muraille tutélaire,
Le flot, presque à ses pieds, lui tisse des reflets
Où se fondent la roche et ses merlons défaits.

À l'heure où vient la nuit, quand l'or au noir se mêle,
Un rayon fourvoyé ceint le soir de dentelle.
Le vieux mur, alors, tend vers les cieus crénelés
Son rempart moribond plein de trous étoilés.

—

Seule.

Seule, une femme, sa douleur en sautoir
Portant, jeune, là, son corps sur la rambarde
Courbé cependant qu'elle, on dirait, regarde
Le fleuve où l'hiver roule un grondement noir.

Tel la saluant l'airain d'un au revoir
D'une cloche au loin l'écho profond s'attarde.
Elle, vers la nuit, son beau visage, hagarde,
Comme implorant, tourne, empreint de désespoir.

Un léger sanglot (hélas ! On la devine
Si douce) en silence agite sa poitrine.
Passe par instant, public indifférent,

Sur le pont, devant la frêle bachelette,
Véloce, un engin, ses phares l'éclairant.
Plus rien ! Sur le quai meurt une vaguelette.

FANTASMES.

Agrionies.

*Car je vois dans tes yeux, antique profondeur,
Cet amant qu'autrefois, stupre digne de Sade,
En fureur écorcha l'omophage ménade
A peine eut-il comblé sa mystique impudeur.*

*Ces yeux-là je les crains et leur feinte candeur.
Mais, pareil à ces rois de la vieille ballade,
Je veux boire au canthare où ton désir cascade
Et monter à l'autel de ta blonde splendeur*

*Pour apprendre l'ivresse au mystère orgiaque.
Je serai cet oblat, faon dionysiaque
Imbu de ton plaisir, que déchirent tes doigts.*

*Sur le drap dévasté par ta fureur obscène,
Gisant, écartelé, sous toi, les bras en croix,
C'est ainsi que je t'aime - animale -, ô ma Reine.*

Ainsi soit-elle.

*Et si vraiment la reflètent les yeux,
Ce bleu des siens dont jamais nulle ride
N'ose émouvoir l'immensité limpide,
Quelle âme peut-elle avoir, justes cieux ?*

*Un ange a-t-il connu plus radieux
Éther pour éployer son vol fluide ?
Et plus serein que ce regard candide
Auquel voudraient boire eux-mêmes les dieux ?*

*Outre ces lacs pour quels tous les apôtres
Se damneraient, elle est en nombre d'autres
Appas pourvue et venant de l'enfer,*

*Ceux-ci. Car ma Pénélope orgiaque,
(Béni sois-tu Seigneur, ô Lucifer !)
A de Lilith la chair démoniaque.*

—

Comme Tirésias.

*Comme Tirésias, quand tu viens contre moi,
Je voudrais, cher amour, le somptueux émoi
De la femme connaître et qu'Athéna me fasse
Du sexe, en me changeant, découvrir l'autre face.*

*Nos deux corps s'enlaçant, (ô, l'étrange douceur !)
Je rêve d'une étreinte où je serais ta sœur,
Et qu'elle trouve, alors que le désir s'invente,
Sur moi ta main posée un corps d'adolescente.*

*Oublier mon besoin mutilé de garçon !
Éprouver ton plaisir, en goûter le frisson !
Me déployer, m'ouvrir, devenir féminine !
Vibrer, multiplié, d'une extase androgyne !*

*Sous ton archet savant devenu violon
M'éteindre en gémissant au bout d'un sanglot long.*

—

L'Égipan.

*Sous nos ciels baignés d'une chaleur féconde,
Très heureusement, par un soleil subtil,
L'un plus enchanteur que l'été serait-il
Entre les objets innombrables du monde ?*

*Quand, languissamment, tous, sur l'arène blonde,
Sans pudeur vautreés se dorent le nombril,
De la mer bercé par le vague babil,
Rêvant d'Arcadie, un œil ivre sur l'onde,*

*Hircin, chenu, laid, bedonnant et barbu,
L'égipan, je suis, mon cratère ayant bu,
D'orgie affamé. Sur les phénomérides*

*Tendres, je phantasme, à l'affût de ce qu'on
(Au joint des fuseaux ce nubile cocon),
Peut imaginer de promesses humides.*

L'inconstant.

Qu'il me plaît, quand il ose immoler sans regrets
Ta pudeur au désir, le charnel esclavage !
Et de te voir, comblée, allant t'éteindre après
Un long frémissement, sur l'amoureux rivage !

Jeanne au regard si pur dont les charmes discrets
Cachent une Laïs qui sa couche ravage
La nuit sitôt venue ; Aude, aux fauves attraits,
Semblable à une louve et comme elle sauvage.

Sophie, on la croirait une reine, marchant,
Elle qui les plus vils des plaisirs va cherchant,
Au lit, comme une gueuse ; Irène et Béatrice

Encore, Élisabeth, tant belle celle-ci !
Fille de Cham, Odile, Agnès, la plus sexy,
Charlotte, Ambre, Annabelle et Françoise et Mau... rice ?

Mon cauchemar familial.

(Contrepoint à «Mon rêve familial» de Paul Verlaine.)

*Je fais, la pénétrant, souvent ce rêve étrange
D'une femme qui m'aime et que je n'aime pas
Et qui m'offrant l'arceau de son tendre compas
S'émeut et m'agrippant me donne du « cher ange ».*

*Elle ne comprend point lorsqu'elle me dérange
Pour se livrer, dit-elle, au jeu du doux trépas,
Et puisque sautant l'une, entre elle et mon repas,
L'autre il me faut sauter, las ! jamais je ne mange.*

*Ses cheveux ? Blonde ou brune est indifféremment
(Quel est son nom déjà ?) l'objet de mon tourment.
Son regard à celui d'Aphrodite est semblable,*

*De même son désir insatisfait toujours.
Fort loin porte sa voix m'invitant aux amours :
« C'est l'heure du câlin, et tant pis pour la table ! »*

Mort de Sappho.

*Saurez-vous, m'aimant, réchauffer les ardeurs,
Toi la brune et l'autre au teint de lait, la rousse,
De mes membres vieux, ma tendre enfant, ma douce,
Dans ce lit glacé sur lequel je me meurs.*

*Je vous imagine emmêlant vos rondeurs
L'une à l'autre unie, elle s'arquant qui glousse,
Toi dont vient le souffle alarmer cette mousse
Moite d'une écume où couvent ses odeurs.*

*Vaine qui voudrait cette caresse encore
Éveiller mes sens, toi, ma sœur en Gomorrhe,
Qui n'ont de désir que celui du trépas.*

*Un dernier baiser, oh ! de grâce, me donne
Qui de ton amie a le goût des appas,
Pour quitter heureuse un jour qui m'abandonne.*

S'il faut..

*S'il faut en ce jour que soit mon glaive nu
Du fourreau viril (avec quelle tendresse !)
Tiré par ta main, reine à la blonde tresse,
Qu'éprouve son fil, du bout, ton doigt menu !*

*D'un baiser ta lèvre ose de l'inconnu
(Elle vierge encore) éprouver la caresse
Et bénir le fer, l'excitant à l'ivresse,
Lui de chair avide et d'un sang ingénu.*

*Ceinte ma vigueur de tout ce rose et fière,
Du combat je vais entrer dans la carrière
Pour faire à la mort le plus cruel affront.*

*La victoire, ô douce, à sa table m'appelle,
M'aime l'ennemie et par elle seront
Laurés les efforts de cette fureur belle.*

—

Vampire.

Moi qui de goût n'ai que pour le sang,
Seule, en amour, d'Éros m'intéresse
La bête et qu'elle, m'ouvrant son flanc,
M'invite à partager son ivresse.

Les fleurs, claire l'eau du calme étang,
Le beau, n'aimant que d'une caresse
Vile souillé le drap de lin blanc,
Je les hais, et je hais la tendresse.

Avant que ne prenne fin la nuit,
Je pars, sur les lieux de mon déduit
Laissant une charogne éventrée

Qui saigne en son fluide amoureux,
Regagnant, l'âme régénérée,
Du tombeau le havre ténébreux.

FANTAISIES.

Ecce homo.

*Lorsque dans son miroir le primate se voit,
Il prend, ravi, la pose, il jabote, il s'admire,
Croyant un être humain ce reflet qu'il perçoit
Son noble cœur simien s'en émeut et chavire.*

*Mais voici que survient Socrate. Qu'il est laid !
Le singe à l'agora conduit l'horrible sire :
« Il n'est pas comme nous, ce type nous déplaît
(Et aux dieux qu'il insulte), il convient de l'occire ! »*

*Ainsi l'apprenons-nous : quand le regard nous ment,
Serait-on, comme il l'est cet animal, sincère
Plus grande est la clarté, plus grand l'aveuglement,
On voit ce que l'on croit mais non pas le contraire.*

*Nous mettons pour l'amour d'un mensonge fleuri
L'austère vérité, souvent, au pilori.*

—

Les mots tuent.

D'un sonnet me fendant pour l'amour de Ronsard,
Je regrettai bientôt d'avoir, esprit baroque,
Portant un fer vengeur, – et je taille ! Et j'estoque !
Usé contre Boileau de ma verve le dard.

Humble rhapsode ainsi l'ai-je appris, mais trop tard,
Saint Despréaux n'est pas de ceux dont on se moque.
Plus que celui des vers le parti qui l'invoque
De dresser les bûchers possède le grand art.

Car en plus de souiller le renom du prophète
Je le fus sacrilège en bravant, – quelle bête !
Du classique idéal le dogme transcendant.

Bien souvent le mot tue et mieux qu'une cartouche.
Flingués, eux qui n'étaient pas mauvais, cependant,
Furent, – las ! – mes couplets par leur meute farouche.

—

Père, je te le dis...

Père, je te le dis, je n'y retourne pas !
Le bœuf, l'âne, l'étable ? Alléger les dépenses ?
D'accord ! Mais trop c'est trop ! Ils sont dingues, là-bas,
Finir au Golgotha ? Tu parles de vacances !

Elle a fait de l'Éden, cette bande de noix,
Une poubelle. Ils ont, ces gens, ce don bizarre,
Qu'aussitôt que leur tombe un beau truc sous les doigts,
Ça devient de l'ordure, un tel talent est rare !

Venu pour les sauver, ils m'ont (agneau naïf
Qui me crus un pasteur avant qu'on ne me tonde)
Agrafé sur la croix (choix très décoratif),
Non ! Je n'essaierai plus de racheter ce monde !

Plus bête que méchant, c'est par jeu, sans remord,
Qu'il répand la souffrance et, en riant, la mort.

Plagiat. (Lettre à un coprophage).

Comme celle de l'ange, il est vrai, du poète
La lie est agréable. Ainsi que l'ambre gris,
Produit intestinal dont les nez sont épris,
Ses fèces arc-en-ciel agréent au pique-assiette.

Il m'advint certain jour, lisant une gazette,
D'y voir un texte mien. Ah ! Que je fus surpris !
Car pour être griffés, mes modestes écrits,
Ils l'étaient mais du nom d'un scribe malhonnête.

S'il le juge assez bon pour l'avoir soussigné
C'est que j'ai du talent, me dis-je résigné.
J'accepte, à contre-cœur, de ton larcin l'hommage,

Toi qui chéris mes vers faute d'aimer les tiens,
Et je serai fair-play, très puant coprophage,
Tu as, pour un coquin, très bon goût, j'en conviens.

Poèmes, vos papiers !

*Des vers libres l'on voit, des bons jusques aux pires,
Encenser les vertus seraient-ils sans appas,
Pendant que sur la rime, appelée au trépas,
S'abat un vol obtus de clabaudant vampires.*

*Certes, souventes fois nous excitons les rires
Quand, piètres plumitifs, nous emboîtons le pas
À Ronsard ou Labé, que nous ne valons pas,
Tirant d'horribles couacs de nos branlantes lyres.*

*Reste qu'on peut tourner de bons petits sonnets
Légers élégamment sans être mignonnets,
Ce n'est pas un plaisir crapuleux tout de même !*

*Sommerons-nous le vers de montrer ses papiers ?
Au fond, bancal ou non, pour marcher, au poème,
Il lui suffit, libre ou rimé, d'avoir des pieds.*

—

Ptyx.

< Aboli bibelot d'inanité sonore... >> Mallarmé.

*L'amertume lustrale ayant à la kylix
De l'esprit enfin bu, devenu, le centaure,
Par Elle un myste il fait, sept fois, du loutrophore
La libation due à l'autel noir de Nyx.*

*Ce fauve, impudemment, lors, vif plus que l'oryx,
Étant délié grâce au philtre de l'Être ore,
Dès que de l'igné vu le charme carnivore,
Il ose aux Élohim l'ôter ce vil hélix.*

*De leur culte oublié, tu l'assourdissant cor,
Des fantômes longtemps viendront hanter encor
La ruine morose oyant l'écho proluxe*

*Des mortes oraisons. Pris, l'homme, son essor
De la divine idée il suit la course fixe
De sang mêlé semant un fier sillage d'or.*

—

Tombeau.

Fui son rêve ancien d'arracher
À l'Azur l'encre sublime,
Le suc Mallarmé va chercher
(De l'Alchimiste, essence ultime,)

Du mot et la prose écacher
Pour en saisir le rob intime.
Le ciel est mort, las ! Au rocher
Terrestre, et sans espoir, l'arrime

Du sépulcre l'appel béant.
Dans ce vide, au rai fainéant
Du printemps s'énervant la sève,

Il ne peut que des blancs hivers
(Désert qu'un coup de dé seul crève)
De la page avenir : le vers.

—

Sans anesthésie.

Or, aux bien-pensants je m'oppose. Voici :
Le mot, la Muse pure et dure ne l'aime
Pas. Elle entendrait lui faire avouer même
Ce que lui ne veut pas dire vraiment, – si !

Le torturer, par conséquent, devant-elle.
Fascinée ? Ainsi qu'un vivisecteur – oui ! –
L'est. Ne rêvant que de l'étriper, sur lui
Se jetant pour voir, enfin, ce qu'il recèle.

Sans anesthésie ? Évidemment mon vieux !
Si le bon sens nomme amour cette pratique,
De continuer me commande l'éthique
À ne l'être pas, raisonnable, et tant mieux !

Car où la raison, cette paralysie
De l'âme, n'est plus, tout devient poésie.

—

Trip mogigraphique.

« Sur le vide papier que la blancheur défend ». Mallarmé.

Sur la page, rien, que ce blanc, subtil
Hiver attendant de se voir par l'encre,
Puisée à son nombril,
D'un apprenti rimeur outrager. (Il
Rêve d'Hippocrène en bâillant et, cancre
À l'impuissant babil,
De sucer l'art au sein beau de la Muse).
Gloire ! Iras-tu, de ta main, du laurier
De la postérité sa tête obtuse
La ceindre ? Lui, perdu sur le papier
Tel jadis le fut Scott sur l'antarctique
Immensité. Que de neige ! Voyons !
Osons le génie ! Être poétique
N'est rien si c'est ne pas être Villon.

Philippe b.y. KiE

Hymne à la nuit.

Vers rimés.

L'albatros.

Je suis hanté. L'Azur! l'Azur! l'Azur! l'Azur ! (Mallarmé).

*En l'impossible azur, avec mon rêve, hagard,
Le vol rompu, je sombre enlisé dans l'abîme.
À la nue, esquivant tout ce bleu qui l'opprime,
Effaré, tel au roc s'agrippe mon regard.*

*De vers aériens je tissais des nacelles
Et savais à leur bord vers une liberté
Chimérique voguer légèrement lesté.
Ma poésie est morte et j'ai perdu mes ailes.*

*Le plus clair horizon me paraît presque noir
Et l'enfer cet espace où n'est aucun repère ;
Il faut à ma raison outre d'être sur terre
Un clos pour la guider pareil à l'entonnoir.*

*De l'infini je crains les silences hostiles,
J'aime le bruit, la foule, être entouré de murs ;
Dangers sont à mes yeux les éthers les plus purs
Que mon angoisse emplit de venimeux reptiles.*

*Et de fumée il faut que mon ciel soit encré,
Et de brouillards infects, d'airs empyreumatiques,
Par l'éclat rugissant de pennes synthétiques
L'aimant plus que tout voir salement éventré.*

*Car aujourd'hui ma Muse, ainsi qu'une starlette,
En boîte se plaît mieux, atournée en bimbo,
Que dans mon galetas flirtant avec le beau.
Je n'ai de l'albatros plus rien que le squelette.*

Alors qu'arrive, en juin, l'été.

Sur tes pas je marchais, songeur,
Enivré de cette effluence
Que dans ton sillage enchanteur
Semait ta vierge adolescence,
Sans voir que notre connivence
Était la feinte, en vérité,
Où périrait notre innocence ;
Alors qu'arrive, en juin, l'été.

Et du sous-bois dans la chaleur
Je revois, fraîche, l'ombre intense
En quelle osait une rumeur
Troubler à peine le silence,
Et ce tapis d'une herbe dense
Derrière un feuillage abrité,
Et dans tes yeux cette brillance...
Alors qu'arrive, en juin, l'été.

Nos doigts se sont avec ferveur,
Nos baisers sans expérience,
D'abord cherchés ; enfin le cœur,
Oublieux de notre ignorance,
Sur l'autel, douce violence,
De notre neuve puberté
Immola notre vierge enfance ;
Alors qu'arrive, en juin, l'été.

*Cher ange, à trente ans de distance,
Delà cet hiver qu'a jeté
Entre nous le temps, j'y repense,
Alors qu'arrive, en juin, l'été.*

—

As-tu prié pour moi ?

*Revois-tu quelquefois
Danser dans les hivers ma charogne écorchée
Empesée par le froid ?
Et de sombres choucas sur mon crâne juchés,*

*Descendus des beffrois,
Me bouffer dans l'orbite un bout de sclérotique ?
Te souviens-tu, François,
Des lumières du soir dans mes chairs squelettiques ?*

*Rappelle-toi nos joies,
Nos bachiques excès, nos débords sensuels,
Uranistes émois
Ou ribaudes foutues sur les bancs d'un bordel.*

*Et le sang et l'effroi,
L'éclair de nos couteaux, la peur dans les prunelles
D'un prêtre ou d'un bourgeois
Saigné dans l'ombre étroite au fond d'une venelle,*

*Derrière une montjoie,
Pour un maigre butin, rien qu'un peu de billon...
As-tu prié pour moi,
François de Moncorbier, ô mon frère, Villon ?*

La bougie.

« Berce donc ma langueur, je m'en vais aujourd'hui,
« Ne crains, mon âme, rien, c'est Elle qui m'emmène,
« La Kère, et me guérit du monstrueux ennui.

« Aurai-je aimé le soir ! Et boire à sa fontaine
« Le serein qui seul peut de nos rêves taris
« Calmer, fugacement, l'inépuisable peine.

« L'éther, - l'aurai-je aimé ! - cet or, ces bleus, ces gris,
« Lorsque mourant le jour, au bord du crépuscule,
« Sombrent, ensanglantés, les horizons meurtris !

« L'aurai-je aimé l'instant, quand tout l'azur bascule
« Dans un gouffre sans fond, où quelque astre géant
« Avalé par l'écho te semble ridicule !

« Sais-tu que dans le noir grouille un peuple féant ?
« Que l'ombre m'investit d'une occulte énergie ?
« Que je puis, si je veux, commander au néant ? »

Lorsque eut l'aube chassé la nocturne magie
Il était toujours là. Dans son œil resté clair
Brasillait, s'éteignant, le feu d'une bougie.

Ses doigts avaient glissé le long du revolver.

Cassandre.

Écho planant sur Troie, elle qui n'a pas cru,
Cette voix l'entends-tu, mortel ? C'est moi ! Cassandre :
L'aimante Sémélé se vit réduite en cendre
Lorsque en sa majesté Zeus Père est apparu.

Devait-elle être folle ou bien mal inspirée !
L'œil humain ne peut pas fixer l'astre du jour
Or dix mille soleils, sur le divin séjour,
Embrasent de leurs feux l'éternel empyrée.

Cet éblouissement prolongé par des chants
Qui font sembler la lyre orphique lézardée
Se nomme Alèthéia. La souveraine Idée
Offre à ses mystes, las ! un don à deux tranchants,

(Aveugle est Tirésias, je suis muette ou presque.)
Mais pour l'homme commun la pure Vérité,
Cet appel merveilleux, n'est que sonorité,
Son ample fulgurance, une ombre gigantesque.

Catabase.

Pour descendre le cours des vastes océans
Tel que le révéla, dans une fable ancienne,
À son amant Circé voici quatre mille ans,
Au matin je quittai la brume cimmérienne.

Où prospèrent le saule et le noir peuplier
Me conduisit mon pas aux bois de Perséphone.
L'ancre que nous promet le destin meurtrier
S'ouvre, en ce lieu maudit, sous un vaste pylône.

Dans l'humide spéos je reconnus le saut
Où s'étant réunis s'élancent dans le vide
Les fleuves du Hadès. Je m'approchai du flot
Pour creuser un bothros dans ce limon avide.

Autour je répandis le lait mêlé de miel,
Versai le vin, de l'eau, puis la farine d'orge.
Tous deux noirs je les pris, la brebis et l'agnel,
Au-dessus du fossé, je leur tranchai la gorge.

Aux abords du sang chaud s'agglutinaient les morts
Mais je les repoussai, ne devant aucun spectre
Boire avant Tirésias ; surgit l'aveugle alors,
Toujours aidé, marchant, de son fabuleux sceptre.

« Je sais pourquoi tu viens dans ce posthume exil,
« Mais avant de parler permets que je m'abreuve.
 « L'avenir, fils de Zeus, étant repu, dit-il,
« Vois ces morts, c'est cela, cet enfer et son fleuve.

 « Je dois la vérité pour prix de ton repas :
« Tu nais, tu vis, tu meurs, mais ça n'a d'importance
 « Que si c'est aujourd'hui. Demain n'existe pas.
 « À vivre d'avenir on se nourrit d'absence. »

Cauchemar.

*Il ne vit à l'écart des cités ni ne croît
Plus rien sur les terres brûlées
(Dans le flou se fondant du demi-jour - si froid !)
Par la pénombre obnubilées ;*

*Et quand l'oracle épie au ciel d'aucun oiseau
L'arabesque prémonitoire,
Il découvre que seule y craille du corbeau
Funeste la présence noire.*

*Rôle, souple, glissant dans cette obscurité,
La mort fauve au regard oblique.
Par l'argenté galop de la chasse agité
File un spectre au flanc famélique*

*Pourléchant ce cruor (resté sur ses crocs nus)
Au cou bu d'une proie humaine.
Car sont, avec l'hiver, en meutes revenus
Les loups rougir la nuit de haine.*

—

Un coin de paradis.

*En tous lieux la bise, à l'hiver aiguisant
Sa morsure bleue, un souffle algide instille,
Et son feu chacun va dans l'âtre attisant
Pendant que s'endort sur le fleuve la ville.*

*Son flot puissamment roule, tombé du noir,
Un brasillement qui l'onde obscure étoile,
Tandis qu'élégante enjambe ce miroir
D'un pont suspendu l'aérienne toile.*

*Crasseux, puant, laid, tapi (tellement seul)
Là, contre un massif, gît, vautre dans sa fange,
Un emballage ord lui tissant un linceul,
Un gueux mort de froid souriant comme un ange.*

—

Dans sa trace...

Dans sa trace il laissait, achevés les hivers,
Au sud emporté droit par son élan sauvage,
Bois et champs sous les eaux, des corps grouillants de vers,
Les villages rasés, endeuillé son rivage.

Tourbillons de blondeur constellés de ponceaux
Que l'été revenu drapait d'or et de moire,
À Cybèle, en son lit, s'aimant les jouvenceaux
Vouaient sans le savoir leur orgie aratoire.

Mais voici qu'aujourd'hui, vomissant leurs poisons,
Des buses sur son cours ouvrent leurs émonctoirs,
Le fleuve réprimé stagne entre des cloisons
Où l'enclôt un progrès aux murs ostentatoires.

Des sphincters de béton en ont fait un canal
Rampant sur les glacis, là, flèche inesthétique,
Sur le flot bridé veille, olisbos infernal,
Quelque évent turriforme au souffle méphitique.

—

Déploration d'Achille.

*De tant d'attraits, ma belle Penthésilée
Venue en ces lieux sous ma lance effilée
Périr, es-tu pourvue, ô d'Arès l'enfant !
A-t-on jamais vu de guerrier triomphant
Triste autant que moi, victime d'un sort traître
(Maudite elle soit !) par la Victoire d'être,
Parmi tous les Grecs, heureusement élu.
Je hais cet honneur qui me fut dévolu !*

*Et j'attends, je veux d'Apollon, je l'espère,
Plus ! Je la désire cette flèche amère,
Tirée odieusement, qui de mes jours
Doit, au talon me frappant, trancher le cours.*

*Car t'apercevant, agonisante à terre,
Soyeuse ta peau tendue à la panthère
Sur des muscles fins semblablement, trop tard !
Je sentis alors, quand tout dans ton regard
Intrépide osait me défier encore,
Naître en moi ce feu qui depuis me dévore.
J'allais, dans mes bras au travers des combats
Te portant, aux nefs où survint ton trépas.*

Qu'est-il sous ma tente, à l'aube, allé Thersite
Faire ? Hélas ! Je l'ai, ce fielleux parasite
Honni de chacun dans mon ost fourvoyé,
À grands coups de poings chez Hadès envoyé.

Il fut, te voyant ainsi qu'une madone
Parée et troussé ton chiton, amazone,
Ce jusqu'à la taille, en brillant à l'entour
Que j'avais à ton cadavre fait l'amour.

L'Enfer.

Paré son muflé vil des attributs de Thot,
Dans son temple à la Bête un prêtre sacrifie,
Des clercs en effigie exposant Béhémot
À l'adoration de la foule ravie.

Les chérubim assis aux portes de l'effroi
N'en ferment pas l'accès ils préviennent la fronde,
L'ouaille imaginant être un acte de foi
Sa peur de déserté le sanctuaire immonde.

Son amour est viol, ce dieu cache un démon.
Sa caresse brutale arrache à la naissance
Aux sujets siens leur âme, il les rend au limon
Infiniment promis à l'ordurière absence.

L'Éden que leur promet son mérite mondain
Consiste en un séjour dépourvu de lumière,
Meublé de vanités il s'agit d'un jardin
Beau comme un coffre-fort, gai comme un cimetière.

Ces fous, les peuples, voient du confort adoré
De leur bercail - trop tard ! - l'illusion perfide,
Apprenant en crevant sur un grabat doré
Que ce n'est pas souffrir, l'Enfer, c'est être vide.

Entropie.

Sachons que le Plérôme est très intimement
Avant. Pas de temple, pas de loi, pas de prêtre,
Hors l'absence il n'y a rien avant sauf, peut-être,
Un songe théurgique, invisible ferment
Qui moire le néant d'une frêle encyclie.
Je viens de cet ailleurs cœur noir de ma folie.

Comment ? Je m'éveillai, dans un monde brutal,
Un jour. Je crus, d'un coup, d'un seul, d'empyrétique
(Je l'étais), devenir globalement rectal.
Ébranlés mon Olympe et mon vol extatique !

L'horreur ! Parqué dans un espace barbelé,
Marqué du sceau d'un dieu ridicule, de maître
(On m'affubla d'un nom, je fus décervelé),
Je devenais vassal, la Loi venait de naître.

Dans ce théâtre absurde avec l'identité
On construit des ghettos, j'y sus que les patries
Sont au seuil de l'enfer ; vice et duplicité
Renom, pouvoir, richesse, entre autres singeries,

Règnent là-bas. Par chance, au séjour trivial
Me vint ravir, - cette farce néantisée -,
Le souvenir de mon état primordial
Pour me rendre au bonheur de mon cher Elysée.

Du songe évaporé demeure, triste sort,
(Excepté pour les vers), une charogne immonde
Au masque ricanant paisiblement qui dort
D'un long sommeil sans rêve en une nuit profonde.

C'est un vrai cauchemar, que la Terre ! Ô combien
Lui faut-il préférer, tétant la solitude
Au thébaïque oubli d'un shilom ambrosien,
De l'enivrant chaos l'intense plénitude !

L'étoffe des rêves.

« We are such staff as dreams are made on » .Shakespeare.

Le réel est un rêve aux futils appas,
Un décor fait de mots où ton ombre qui passe
Projette un reflet vain et qui ne dure pas.

Usant, bras éployés, de charmes à voix basse
Psalmodiés, (mantras décryptés dans quel noir
Codex ?) tu vas fouillant tel Icare l'espace.

Quelle vérité, - dis ! - scrutant avec espoir
(Mais aussi désireux de percer quel mystère ?)
De l'immortel éon le ténébreux miroir,

Oracle sibyllin, penses-tu qui s'y terre ?
Car n'es-tu pas, fils de l'argile aux membres lourds,
Du monde igné forclos, puisque d'un ordre aptère ?

Toi, pauvre aveugle épris de lumineux séjours,
Rejeton improbable issu d'une chimère,
Tu rêves d'épuiser la Nuit que tu parcours

Labourant l'infini de ton vol éphémère.

De la fatalité.

Lorsqu'il dut, Laios, s'enfuir chassé de Thèbes
Pour s'en aller à Pise où Pélops en bon roi
Le reçut, il plongea l'Olympe dans l'effroi
En ne réfrénant pas son goût pour les éphèbes.

Ce dont son fils, Œdipe, a récolté le fruit.
Car le cher paternel, enlevant de son hôte
Le garçon impubère, impardonnable faute,
Le glissa dans sa couche après l'avoir séduit.

C'est ainsi que maudits furent nos Labdacides
Et qu'Œdipe écopa d'un sort immérité
Mais qu'il dut consommer pour avoir hérité,
Par bricole, des faits d'un type aux mœurs sordides.

On sait qu'ensuite Œdipe à sa mère fit don,
Son géniteur occis, de quelque descendance.
Il se creva les yeux et finit dans l'errance,
D'Antigone aimé seule, exilé par Créon.

S'affrontant, ses deux fils, Polynice, Étéocle,
Se firent, par surcroît, l'un de l'autre les peaux.
Après s'être aussi bien emmêlé les pinceaux,
J'ose espérer que Freud a changé de binocle.

*Car de complexe, Œdipe, en tuant l'importun
Dont il ne savait pas qu'il était pédéraste
Et son père à la fois, ni lutinant Jocaste
Qu'elle l'avait porté, n'en nourrissait aucun.*

Hymne à la Nuit.

*Regret, mort, fantasma, et si n'était qu'absence
Tout ? Pouvons-nous dire - et comment ? l'absolu
Puisque est du logos qui sous-tend l'apparence,
Outre l'horizon, l'airain vil révolu ?*

*Ce réel fangeux que le regard achève,
Autre chose est-il qu'un piège où la raison
S'enlise laissant ne s'exhaler du rêve
Qu'un lambeau d'azur dont l'œil est la prison ?*

*De l'illusion nous devons nous défendre,
Sa lumière fuir où nous cloître l'éveil ;
Sans la craindre, il faut de la Nuit réapprendre
À l'aimer, l'ombre, mieux, et moins le soleil.*

*S'abîmant, l'esprit, dans l'obscur palimpseste
Des temps imprimé - fastes mystérieux -,
Sur l'himation de la Mère céleste,
Du jour affranchi, plus loin vole et bien mieux.*

Icare.

Je parcourais l'azur, ivre d'éther, sauvage,
D'un coup d'aile puissant je déchirais les cieux
 Guettant de mon zénith l'exotique rivage
Où des nymphes dansaient en m'appelant des yeux.

Sans voiles tu musais, belle au sortir de l'onde.
Là, croyant voir Cypris, mon envol s'est brisé
Fondu, presque, au soleil de cette clarté blonde
 Que les gouttes semaient d'un cristal irisé.

Moi de flux en reflux, toi roulis et tangage,
Notre premier soupir fut bientôt un péan
(Car étant du flot né, l'amour tient son langage),
 Nous étions moi la nef et toi mon océan.

Et puis tu m'as laissé, comme le fait un rêve,
Sans un mot, sans adieu, sans même un souvenir
Que celui d'une étreinte unique et bien trop brève,
 Hantise que je hais sans pouvoir la bannir.

Je suis resté là-bas, mes pennes abolies,
A la croix de nos chairs où sont nés deux chemins,
Sur l'un d'eux je t'attends, sur l'autre tu m'oublies,
 Seul, dans les bris épars de mes vols surhumains.

*Hélas ! Fille de l'eau, ton cœur est un voyage ;
Ton désir juvénile aspire au corps à corps ;
Tu fuis de port en port, de mouillage en mouillage,
Des mâts dressés te font d'orgiaques décors.*

Il a passé le temps.

*Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps
Et d'Adonis je ne suis plus l'image,
Moi qui de l'âge et jusqu'au bout des dents
Subis en tout le déplorable outrage.*

*Que reste-t-il des fleurs de tes vingt ans ?
Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps,
Toi, cher amour, beauté stéatopyge
Autrefois mince à donner le vertige.*

*L'un contre l'autre au déduit nos vieux flancs
Ont, se frottant, le frisson pathétique,
Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps
Mes raideurs sont, désormais, arthritiques.*

*Pourtant je t'aime et le regard des gens,
Nos deux printemps qui s'attardent, s'étonne
De les voir là fourvoyés en automne,
Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps.*

—

Insomnie.

Tout d'angles frigides en béton tissés
Les murs de la nuit aux façades glabres
En ville s'habillent du halo pissé
(Continûment poisseux) par les candélabres.

Passe épars sur l'horizon de la rumeur,
Vulcanale structure, un spectre sonore
Dont le stertor fugace d'aucun moteur
Au loin l'acoustique opacité perfore.

Par le ciel happé, l'œil, s'étonnant de voir
De sa profondeur la ténèbre si claire,
Cherche à lire, au cœur de son mutisme noir,
Peinte en runes d'or l'énigme oraculaire.

Affronté, dans l'ombre, au carreau, m'ayant fui
Le havre des draps, j'interroge l'outrage
Insomniaque où vient le vigile ennui
Poser le souvenir de quelque naufrage.

—

Naître ou ne pas naître fille.

*Au bout du couloir commence la nuit
D'un ghetto crasseux où couve la rage.
Car pour notre bien il nous tient en cage,
Nous, les « assistés », l'eupatride instruit.*

*Un frère en prison - le travail le fuit -,
Occis un second, un père au chômage.
Au bout du couloir commence la nuit
D'un ghetto crasseux où couve la rage.*

*Mère est en gésine. Une voix, du bruit...
Naître ? Ici ? Jamais ! Souffrir le servage,
Parce que fille et le droit de cuissage ?
Que je crève au fond du fœtal réduit !
Au bout du couloir commence la nuit.*

—

Narcisse, jusqu'au bout des ongles.

*Sur la source vierge, incliné, de Thespies,
Amer, je pleure non mes amours impies
Mais une beauté qui m'a ravi le jour.
Mon œil ébloui, se posant à l'entour,
Du monde, en effet, refusant le mirage,
Me donne un reflet dont la laideur m'outrage.*

*Par le charme étant de l'or vil écoeuré
J'aime l'éclat seul de l'azur éthéré
Or, puisque est fermé de nos sphères basses
Au divin l'occupant, de quoi servent mes grâces ?*

*Là, soufflant à l'onde une dernière fois :
O toi, fol objet de mon désir, je t'aime ! »
J'entendis, au loin, reprendre, Écho, ta voix,
Passionnément, la fin de mon blasphème.*

*« Hélas ! » Sanglota, se noyant, depuis l'eau
Mon reflet : « Je meurs d'avoir été trop beau ! ».*

Les poux.

Chez elle tout m'est grâce, élégance, clarté,
L'amphore de sa hanche et sa taille fragile,
Et les globes fringants d'un buste en liberté
Où dans un val ombré s'élançe un col agile.

La courbe du menton, la bouche au coin charmant
Et l'eau de son regard dans l'écrin ciliaire,
Et le nez mignonnet, le roux foisonnement
Des cheveux qui lui font un nimbe incendiaire.

Dispensateur du jour, photophore divin,
Dis-moi, Soleil ! dis-moi que l'amour m'est propice,
Dis-moi qu'elle me veut, qu'elle m'adore, enfin,
À moi, Titus, dis-moi qu'elle est ma Bérénice !

« Vois ces poux ! Rit le dieu, trouves-tu l'un hideux
Ou cet autre plaisant, - mortel ! - leurs tas de graisse ?
Vous m'êtes, sache-le, ce qu'ils te sont, tous deux,
Toi qui, feignant l'amour, ne rêves que de fesse. »

—

Prime vérité.

À Delphes tu verras le temple de Python.
Dans le marbre, là-haut, gravé sur le portique
S'affiche un apophtegme à l'accent maïeutique :
Le « connais-toi toi-même », ou « gnôthi séauton ».

Je l'ai suivi, Socrate, allant d'un groupe à l'autre.
Il cassait d'un trait bref l'expert salmigondis
Des tribuns démontés face aux gueux ébaudis.
De postulats concrets, il se faisait l'apôtre.

Crois-tu que l'accoucheur était faible d'esprit
Parce qu'il invoquait un supposé génie ?
Non ! Il goûtait le sel, la profonde ironie,
De ce défi subtil dans le rocher inscrit.

« Ne se crée ou se perd, disait-il, rien ! Leucippe
Avait raison, ainsi, l'homme n'est à peu près
Qu'un jet de sperme ici, fruit d'orgasmes distraits,
Un tas d'engrais, là-bas, ayant cassé sa pipe. »

—

Quartier de nuit.

*J'y vais rôder parfois, dans ce quartier, le soir
À cette heure quand, noctuelles
Mercantiles, vient là, fleurissant le trottoir,
Papillonner l'essaim des belles.*

*Aux parfums agressifs du stupre lourd mêlé
Le relent nauséeux m'enivre,
Eldorado canin, auquel, échevelé,
L'œil fou, mulotant je me livre.*

*Humer du plaisir cru le nard, ô Lucifer !
Les ébats éthérés de l'ange
Les fuir ! Ne l'aimant pris, cet émoi de la chair,
Que d'une gueuse et dans la fange.*

*Il me plaît, ces vénus qui, putrides, au fard
Trompeur doivent leurs beautés fausses,
De, squelettes futurs, baiser leur sein blafard
Sur des lits froids comme des fosses.*

*Mais à ces corps rivé, cependant que je dors,
La nuit, dans une étreinte obscène,
Se fécondant suscite un sanieux remords
Qui mon âme, le jour, gangrène.*

*Car le matin venant, quand je fuis leurs taudis
Et mes orgastiques loueuses,
Déposant mon écot, chaque fois je maudis
Mon goût pour les amours boueuses.*

Ragnarök.

Lors, des temps abolis, surgit l'éternité.

*Le réel à rebours, sous un ciel éclaté,
A retrouvé son prime état d'incertitude.
Quelque arbre squelettique, infecte multitude,
Aux cadavres humains mêle sa nudité.*

*Sur des crânes affreux un cri s'ouvre, édenté,
Dont l'inaudible écho remplit l'immensité.*

Tout est silence et nuit, mort, oubli, solitude.

*Il craindrait ce séjour qu'il sentirait hanté
L'esprit qui pourrait voir ce lieu désenchanté,
Ces vestiges tordus meublant la vastitude,
Cette Terre où jadis régnait la quiétude
Et dont l'ombre vireuse a trop d'obscurité.*

Tu as vingt ans.

*Tu as vingt ans. Te voici devenue
Femme à présent et presque une inconnue.*

*Je me souviens. Tout si vite a passé
Depuis cette aube où par un jour glacé
Je t'ai pour la première fois tenue.*

*C'était hier. Sur la mamelle nue
Tu te pressais, minuscule et charnue,
Plissant un œil par le néon blessé,
Tu as vingt ans.*

*En un éclair la fillette ingénue
A franchi le temps mais je continue
Ce nourrisson, - las ! - à peine embrassé
De le voir tel que je l'avais bercé :
Toi sur mon cœur, légère et si menue,
Tu as vingt ans.*

Philippe b.y. KiE

Couronne républicaine.

Haïkus

Philippe b.y. KiE

(Vendémiaire)

*D'un jus parfumé
Distrain aux grappes vermeilles
Se gorge le merle.*

Philippe b.y. KiE

(Brumaire)

*Floches vaporeuses
Qui tamisent la clarté
Brume du matin.*

Philippe b.y. KiE

(Frimaire)

*Trouvée aux aurores
Voici par l'éclat du givre
La vitre étoilée.*

—

Philippe b.y. KiE

(Nivôse)

*Bourrasques de neige
La bise à l'hiver aiguisé
sa morsure bleue*

(Pluviôse)

*Clares sur la vitre
Les dentelles d'eau ruissellent
Crépitem la pluie.*

Philippe b.y. KiE

(Ventôse)

*Le mistral furieux
Ébouriffe les platanes
Cheveux en bataille.*

—

Philippe b.y. KiE

(Germinal)

*Tirés du sommeil
Par la douceur printanière
Pointent les bourgeons.*

(Floréal)

*Au bord du calice
Palpite un fin papillon
Frisson des pétales.*

(Prairial)

*La brise du soir
Moire en surface les champs
Tourbillons de vert.*

—

(Messidor)

*Sur le sol repose
L'or aligné des andains
Couchés par la faux.*

—

Philippe b.y. KiE

(Thermidor)

*Vient dans un murmure
Sur la grève indifférente
Expirer la vague.*

—

(Fructidor)

*Toute nue à l'aube
L'a surprise le soleil
La pêche a rougi.*

—

Philippe b.y. KiE

Philippe b.y. KiE

*Les chemins anadromes
de la chronicité.*

Vers libres.

Absence.

Mais tu le pleures moins,
l'être chéri,
de l'avoir perdu
que de le voir emporter ce quelque chose
de lui
que tu croyais être à toi.

A-t-elle, dis-moi,
l'absence,
une couleur ? Et laquelle ?

Par un cri déchiré cherche en vain,
sur tes lèvres,
ta bouche au sillage des larmes tiennes
le goût dilué de son nom
enseveli.

De lettres mortes s'écrit le souvenir,
voici ce pourquoi
de la cendre a l'âcre saveur
l'oubli.

*Le temps fané n'a pas de couleur,
de même l'absence,
elle est en toi, creusée
profondément,
une béance noire.*

Arcane.

Le vol oublié des oiseaux
quand seuls dans le ciel
passés les coups d'ailes
demeurent l'azur et de leur sillage
une idée

D'un rempart millénaire aux trois-quarts ruiné
non fragile elle-même la pierre
mais l'âme de la pierre
solidité

De la fleur la croissance et de l'herbe
et de l'arbre la pousse inaudible devenir
le devenir

Sibilant dans les branches le vent
ce qui souffle n'est pas ni non plus n'est ligneux

Du feu ce qui n'est pas le feu

De l'eau ce qui n'est pas l'eau

De la terre ce qui n'est pas la terre

Croyant nommer des choses
l'être

Dans ce regard saisie de l'objet la part
restant
que ne peut le regard
saisir

Ainsi le mot posant sur les choses leur nom
d'elles désigne l'apparence
cachant
ce qu'elles sont

L'avenir n'a pas commencé.

*Alors qu'encore n'est le rêve que se rêvant, égaré
dans les méandres du hasard, en suivant
des improbables la courbe errante.*

*Quand avant n'existera pas il n'y a pas de mots.
Hypothèse au brouillard semblable voici dans sa
course prédatrice qu'y ouvre l'intangible
cauchemar une blessure au femelle empruntant,
intime.*

*Car de la mort au détour de la souffrance en des
lieux où règneront et la peur et l'incertitude
naîtra la guerre et de la guerre la vie.*

*Dilués par l'impensable (évidemment) espace
n'est que d'un écho futur l'absence mêlée
aux mots écartelés s'employant du sens au degré
néant l'apparence à l'improbable déchiffrement.
L'avenir n'a pas commencé.*

*La Nuit chevauchant ses spectres échevelés
viendra là sa fuite éperdue entreprendre plus
tard seulement.*

*Opaque encore faut-il ce décor l'imaginer car
avant que rien ne soit déjà rôde l'ombre,
puisque en aval des mots, dans la psyché éclaté
des reflets la myriade ne renvoie
que d'un trou se refusant à l'œil l'insondable
béance,
Chaos,*

alors qu'encore n'est le rêve que se rêvant.

—

Dépotoir.

« Je suis ce primitif mécontent de l'horreur inexpiable des choses. »
(Antonin Arthaud, « Révolte contre la poésie »).

heureusement qu'il y a la mort
quintessence de l'absolu
la dé-chose

la mort
paisible absence qu'oppose aux maux divins le néant

le néant creuset du destin
l'anti-centre où se brasse
la mixture improbable des indéterminés

tel au sillon l'engrais
compost est la mort au monde

à l'incinérateur conduit le grand collecteur biologique
en vue du phlogistique écrémage

de l'illusion phase ultime

car n'est-ce pas être en voie d'ordure que vivre
à se gaver de pourriture en s'entachant de provisoire
condamné foutant de la charogne
à reproduire de sa fugacité
l'insignifiance à l'infini

quelque jour se glisser par distraction
dans un temps intermédiaire
bizarre
par hasard
emprunter les chemins anadromes de la chronicité
oser ce désordre de renaître à l'envers
car au fond qui meurt
à cette condition bien sûr
que faite la chose le soit dans les règles de l'art

n'est-ce pas

qu'il

se

dé-terre ?

—

Éclats de rêve.

*un visage d'enfant contre un carreau glacé
à guetter l'inconnu de formes indécises
plein*

*figures imprécises
des mouvances là fluent
qui peuplent d'orage l'abîme des rêves
inquiet*

évanescence

*une lente cohorte de spectres
brune
dont l'écho des regrets
ronge le silence
vains*

*vivantes semblances
de linceul vêtues
aux ombres se mêlant tristes
des êtres putrescents*

*grimés d'une chair labile
au stupre se grisant fugaces
contre des mamelles drues
des priapes puissants*

sous la peau juvénile
à la fois tendre et ferme
s'aimant
deux squelettes sardoniques

dans l'embrassement des corps
l'éclair jaculatoire
à la mort infinie donne
pour un instant fugace
vie

d'éphémères grouillant
le narthex peuplé
du néant s'ouvre
sur l'absence
avide

sur la vitre s'estompant
de l'enfant le reflet
pleure

Escapade.

*Escapade dont naît à l'infini la persistance bleue,
avalée, céleste limpidité, par, avide, la solaire
fulgurance, là-bas, cet embrasement où se
consume l'œil.*

Mais,

*Tendues vers l'inconsistance, effrangées,
repoussent de mouvantes volutes vers
l'inexistence quelque horizon dont le regard de
son souvenir refuse, hélas ! la présence abstraite.*

*Idéale au zénith, la course nébuleuse, grise
errance de camaïeux déchirée d'épars lambeaux
d'azurs entre lesquels se glissent, lumineuses, des
flambes dont viennent buter les irisées girandoles
sur l'intangible apparence.*

Seul,

*l'épuisement de l'être, embu par le néant,
presque éteint, derrière la borne totalitaire des
sens effondrée, labile, reste, par l'espace dilué,
béant, ce pur au-delà que noie l'incertitude :*

*Le Rêve,
cette escapade cérulée qu'emprunte au loin
l'âme, à l'appel gris des nuages
répondant.*

Les fleuves du Coiron.

les flagelles des ronces
l'agrippant
parmi les taillis maigres
rampe une draille épineuse
qu'emprunte le marcheur

dans les marnes gercées de juillet
dures
le pas heurte la roche qui affleure

la sècheresse poudroie
rouge

sur le serre
dans l'ombre étriquée du buis
chaument
les brebis indolentes

au milieu des planèzes
vieilles
en siècles par milliers
cyclopéens
d'infrangibles ouvrages
dressés

*abruptes coulées de basalte
d'un volcan jadis épandues
dévalant les pentes*

noirs

les fleuves du Coiron

—

Folie.

éclipse du sens

un air vicié sature en ces lieux l'espace rétracté
des jours

chartre

verrous sont les portes
pierre l'épaisseur des murs

vertiges

aplombs
que ne pénètre du soleil
jamais
qu'une lueur obscène

crasse

dont s'habille toute chose
ici

dans le béton

engluées

ne possédant les lignes
plus de fuite possible
s'abolissent eux-mêmes les horizons

chimères

ce temps que l'on n'a plus

*sépia la mémoire
et déjà l'avenir*

oublié

—

L'heure ultime.

Au bord de l'abîme arrivé, (on est seul, ici, ô tellement !) en arrière, tu tournes le regard.

Mémoire.

Sur le chemin d'épines et de roses jonché ton empreinte demeure qu'oblitére déjà le souffle du temps.

Que restera-t-il ?

Une histoire qui ne fut pas la tienne ? Quelque émouvante photo à force d'être démodée risible ? Dans un vieux dictionnaire un article, peut-être ? Ton nom sur une plaque à l'entrée d'une impasse ?

En toi, toujours tu l'as portée.

À présent, la voici !

Pas un squelette attifé d'une coule en son poing une faux brandissant, non !

Il s'agit seulement d'une heure passée laquelle tu sais que plus rien n'est, qu'un rideau de ténèbres.

La mort jamais n'arrive. La mort n'existe pas. Tu viens et tu t'en vas, c'est tout.

Tu es ta propre mort.

—

Immortel écho.

*Sombrent les artifices
dans son lit éteints*

*Au sillage invincible
dans son remous ne reste
de toutes les arrogances
qu'un débris dérisoire*

*Détritant jusqu'à l'airain
où nous avons insculpé
les croyant éternelles
des lois éphémères*

*Lui
que si fort craint l'homme provisoire
enfin*

*Le Temps
fait ricocher sur ses brisées
pavées de ruines insolentes
immortel écho rimant à l'infini
d'aèdes oubliés
morts depuis longtemps*

Le chant toujours vivant

Le moribond.

« Nourri de la fugacité des choses, extrêmement, dans l'aube rose passant, je l'entrevis, tout d'essence pure.

« J'ai vécu par le murmure d'éternité de cette instant magique éclaboussé jusqu'à ce jour fatidique.

« Ne l'ai-je pas rêvé ?

« Seul, au fond de l'âme, le souvenir lové me reste d'un éclair irisé, comme sous l'oblique soleil par l'aile osée d'un éphémère le rayon accroché, clair.

« À peine un froissement de l'air, presque rien, lui, sachant, d'or et d'azur, n'être pas vraiment là, mais si fort !

« Dans cet éclat ma vie, (grisaille, sans lui,) contenue me semble entière.

« Or voici qu'aujourd'hui m'apparaît, chère, d'une douce lumière, la même, la sienne, ma mémoire baignée légèrement...

« Il valait, pour l'avoir connu cet unique moment, et lui seul, d'être né. »

Me confia-t-il, expirant.

Il s'en est allé, souriant, sur son rêve emporté.

Je n'ai pu fermer ces yeux qui d'un ange avaient su voir l'improbable passage. Me disposant à le

*faire, je m'aperçus qu'était, dans le regard du
mort, un coup d'aile*

resté.

Nuit.

Alors

comme il voit il la met sa nuit

l'

homme

à l'orée de ses jours

s'inventant là quelque ailleurs au vulgaire

interdit

par une sorte blafards d'allochtones

hanté

de

l'orbe circadien elle serait

la

nuit

l'axe interlope

un laps entre l'estran des jours tendu

quelque

part

saurait-il entre deux jours y rien avoir

après le jour vient un autre jour à lui le

suivant

enchaîné

tel au détour de la raison pointant le doute

l'accroc létal de la nuit dans la continuité

surgit

*couleur à rebours qu'en lui profond il porte
lèpre nègre la nuit dont le bouffe le mal
au coeur enfermé de la solitude
ange où d'une ombre il vit l'existence*

défiguré

—

Par-delà les mots.

*Je ne crains pas ces infinis où, paraît-il, ivre
d'esprit humain s'embusque un horrible vertige.*

*Lorsque la bestialité me pèse, elle, trop étroite,
et que m'étreint, primitive, ma bipédie
sommaire,
je m'embarque, subreptice, à bord d'improbables
nefs dont, immenses, les ailes s'éploient dans un
essor vertical, strictement,
et le biais onirique empruntant d'étranges
porosités qui transgressent la Nuit,
chaque fois je retourne là-bas.*

J'ai la fibre noctambule.

Les espaces m'aspirent.

*Combien de fois, ma nuit, ai-je ton errance
empruntée ?*

*Sur quelle amertume est-il ce gouffre ouvert ?
Et quelles solitudes ?*

*Chasme inconcevable où se mire, intérieure celle-
là, une autre béance à la folie semblable, cette
exquise fêlure baptisée :*

le rêve.

*Le rêve est un continuum dont le langage
occupe, çà et là, un étoc en surface,
de sorte qu'entre les mots se cachent des gouffres
monstrueux dont l'apparent silence est saturé
d'échos.*

—

Passant.

(Passent les murs, passent des pylônes, des arbres, des cités, des zones, une route encombrée, passent du béton, un tunnel, des rues, une gare, un autre train.)

Du monde voyant les scènes sur l'écran du vitrage défiler.

(Passent des gens.)

Tu crois,

(d'une voiture embarqué, laissant l'œil, au fond plein de rêves épars, vaguer au fil de ce paysage, étrangement, qui vient de la rame battre le flanc, limpide,)

de toutes ces choses,

(espace, couleurs, formes,)

sur le fond inscrites d'une rumeur opaque, voir continûment le flux s'étirer.

(Passent des labours, des champs, des prés, des vignes, des pâtures, passent un fleuve, un canal, une mare, un lac, passent des coteaux, un pont,

des bois, les nuages... Là-bas.)

Mots ! De quel rêve êtes-vous l'ombre ?

*Le but de ton voyage s'invente, loin devant
projeté, quelque part où n'existera ce convoi que
plus tard.*

*Un amant, un mari, une épouse, des amis, les
enfants, la solitude, - qui sait ? - rien peut-
être...*

*Le futur passe-t-il à t'attendre un temps qui
n'existe pas encore ?*

*Mais qu'est-ce, en vérité, qui passe, dis-moi ?
Fors toi-même, seul ?*

Ne sais-tu pas l'immutabilité de l'être ?

*Que dans l'azur ces nues qui vont ne sont autres
que le temps qui s'enfuit ?*

*Ton propre temps, cette substance dont tu,
secrètement, es fait, toi,
l'irréductible passant.*

Apprendre l'immobilité.

Sanglot. (07/01/2015)

Muette
à jamais

la plume
brisée
des anges

assassinés
là

tristes
papillons
sur le mur
épinglés

rouges

La
ka
lâche
ni
kov

—

Théurgie.

Elle se déploya, s'engendrant Elle-même.

Jour 1.

Dans leur état premier, principes indistincts, visible et invisible et le temps et l'espace prirent chacun sa place en l'ouvrage émergeant.

De l'Abîme surgit, phagocytant le vide, pendant qu'infiniment naissait l'éternité, un monstrueux vortex de mana galactique.

Jour 2.

Entre lumière et nuit de l'absence jaillit un flux qui satura l'immensité nouvelle. Naquirent des soleils, alors, par milliards.

Là, dans le cours igné de cette multitude, Elle réalisa le ballet sidéral en inventant des lois selon sa fantaisie.

Jour 3.

Du limon détaché de l'ordre incandescent Elle meubla l'éther d'un brouillard planétaire.

Dans un coin reculé tout au fond du cosmos, Elle choisit une facule imperceptible et parmi les orbes qui gravitaient autour, en partant de son centre, Elle prit le troisième.

Jour 4.

Du Logos irriguant le globule, Elle fit que soient et l'air et l'eau et le feu et la terre.

Voici que de l'humus sortirent les reliefs, des océans, des monts, des fleuves, de la plaine.

Il fut de la prairie, il y eut des forêts, ce grouillement, enfin, qui s'appelle la vie.

Jour 5.

Ça se mit à frémir, à ramper, à voler...

Parmi les animaux, Elle élut un primate qu'Elle dota d'un embryon d'entendement, juste assez pour mener le projet à son terme.

L'homuncule joua pour la divinité.

Jour 6.

Elle entendit, Elle écouta sa créature et l'aima constatant que cela était bon.

À la pemptê ousia, qui avait nourri l'acte premier de la physis, à cet être, à la fin, Elle donna son nom, ce nom est Théurgie.

Jour 7.

Puis le septième jour, inconcevablement, Elle se replia, puisque achevé son rêve.

Tout n'avait jamais existé.

Vertige.

Elle

être de lui seul altéré
ce vertige
auquel
entre des murs de raison tissés
contrainte
l'Idée meurt de n'accéder pas

d'ordre émétique en
Elle
quelque chose
est
de la pensée dégorgeant les mots
en vrac

Elle

quêtant
au-delà des apparences triviales de la bestialité
des landes
ne se pouvant qu'en rêve aborder

la Poésie

*ce cri noir qui m'étouffe et m'app-
Elle*

à la folie

—